

VENERIE

la chasse aux chiens courants



LE RALLYE AU PLUS VITE



Au rendez-vous.

(Photo : S. Levoye)

La vénerie a toujours fait partie de mon existence : dès l'âge de trois ans, mon père m'emmenait le mercredi suivre les chasses du Rallye Vendéen ou celles du Rallye Bretagne.

Je dois dire, bien entendu, que mon père lui-même avait cette passion, et qu'il a toujours chassé. En 1929, il montait un petit équipage, en association avec M. de Careil, pour chasser, pendant six ou sept saisons, le chevreuil, avant de mettre bas au moment du Front Populaire.

Après la guerre, il devenait lieutenant de l'ouvetier.

La période de mes études, voici une dizaine d'années, ne me fut guère favorable à ce genre d'exercice. Je dus attendre l'âge de vingt-trois ans pour monter — c'était en 1976 — un équipage de lièvre.

Lors de cette première saison, j'avais pu constituer un embryon de meute, avec quatre chiens des frères la Bouillierie, plus quelques autres achetés à droite et à gauche.

Nous chassions alors avec mon frère et quelques rares amis. Nous devions ainsi sonner quatre hallalis au terme de cette première année.

Les Paris, qui avaient un équipage déjà formé, complétaient assez bien l'apport de «sang neuf» que nous représentions, eux avec leur expérience, nous avec notre jeunesse.

Le bilan des saisons suivantes s'avéra modeste et irrégulier : cinq lièvres, puis deux seulement au cours de la troisième, en 1977-78.

Depuis trois ans maintenant, nous chassons en association. En 1980, nous avons pris quatorze lièvres, mais l'année dernière, nous sommes retombés à onze.

Les problèmes que nous avons rencontrés alors avec les chiens n'y sont pas étrangers, trois d'entre eux ayant malheureusement été empoisonnés en forêt du Lezay.

Nous sommes principalement basés en Vendée et en Loire-Atlantique, ce qui ne nous empêche pas d'aller faire quelques incursions en Maine-et-Loire, dans le Haut-Poitou et dans les Deux-Sèvres.

Je me suis fixé, dès le départ, sur l'Anglo-Français de Petite Vénerie, dont j'avais pu, chez mes amis, apprécier les qualités sur le terrain.

C'est de plus, à mon point de vue, un chien facile à créancer, assez fin de nez, bien gorgé, entreprenant et requérant.

Je dois avouer, en sens inverse, n'avoir guère pratiqué d'autres races, bien que j'aie essayé le Harrier et le Beagle-Harrier. Mon avis personnel est que le Harrier, indépendamment du fait qu'il est héréditairement moins gorgé, a également moins de nez que nos Anglo-Français.

Il me reste d'ailleurs en meute un chien assez proche du Harrier ; il a des qualités, mais je lui reproche de ne pas être criant et de nous avoir sans doute même parfois fait manquer.

Compte-tenu du fait que nous chassons à pied, nous limitons la taille à cinquante-deux centimètres en moyenne. Le veneur à cheval peut avoir une optique tout-à-fait différente de la nôtre, du fait que nous servons nos chiens à pied et que nous devons à l'aide de nos seuls moyens, pouvoir repérer le lieu du défaut à

quinze ou vingt mètres près. Ceci est la raison fondamentale. Sinon comment ne pas risquer de faire ses devants ou trop loin ou trop près, au plus grand hasard et de façon approximative ?

J'ai, en cela notamment, beaucoup appris des la Bouilleries, lorsque, entre 1970 et 1973, je chassais avec eux. Je me rappelle Olivier, dans les défauts : « Ne disons rien ; tu vois untel, il doit avoir connaissance : laissons-le faire. »

Je me suis efforcé, lorsque j'ai commencé à chasser moi-même, d'appliquer les mêmes principes en laissant toujours travailler les chiens.

Dans le même esprit, et lorsque je doute de la qualité d'une vue, — que les chiens chassent ou non, d'ailleurs — je préfère ne pas intervenir, en tous cas sur des territoires « classiques ».

Il en va autrement en Vendée, où les animaux sont à la fois rares et parfaitement entraînés, du fait de la chasse à tir. Voici des lièvres qui peuvent tenir une heure et demie, plein train, sans s'arrêter. Ce sont des animaux qu'on ne relance donc pas et, par conséquent, très difficiles à prendre. Dans ces circonstances, négliger une vue peut être fatal, car, sinon, comment pousser votre lièvre qui finira toujours par prendre de l'avance sur une route ou dans un endroit difficile quelconque ?

Par très bonne voie, l'on peut prendre en cinquante minutes ; par voie moyenne, il faudra compter une heure et quart à une heure et demie, à supposer encore qu'il n'y ait ni grand défaut, ni multiplication de routes goudronnées et de doubles...

L'année durant, une bonne partie de nos efforts porte sur les chiens.

Mes activités — j'enseigne la physique-chimie à des enfants qui ont entre onze et seize ans — me laissent, malgré diverses autres occupations, comme le poste de conseiller municipal, sans doute plus de liberté qu'à certains.

Je réussis en effet à être quatre mois durant avec mes chiens, ce qui signifie que je vais à ce moment-là les nourrir tous les jours.

Les huit autres mois de l'année, notre organisation nous permet de servir les chiens à tour de rôle, moi-même n'allant les nourrir pendant la période scolaire, que deux ou trois soirs par semaine.

Notre chenil est situé à vingt kilomètres de Nantes, où j'habite. Le fait d'avoir vingt-cinq boutons à l'équipage, chiffre assez élevé au lièvre, tous passionnés et dévoués, nous permet de ne pas avoir de problème au chenil sur ce plan-là.

Il n'en va malheureusement pas de même pour la nourriture, ce en quoi d'ailleurs nous ne faisons pas figure d'originalité, puisque ces difficultés sont le lot commun de bien des équipages..

La viande reste l'aliment idéal. Encore faut-il pouvoir trouver un approvisionnement régulier ; sans compter qu'il faut la stocker, la découper, etc.

Le recours aux granulés à l'avantage de la facilité et l'inconvénient de la cherté. Nous avons, comme chacun, utilisé des solutions de fortune, mais qui ne peuvent guère durer : ainsi avons-nous nourri presque exclusivement les chiens pendant plus de deux ans avec des boîtes de pâté dont nous avons pu nous procurer vingt tonnes auprès du fabricant, à des prix défiant la concurrence !

Nos charges restent toutefois, bien entendu sur ce point, sans comparaison avec celle d'un grand équipage, ne serait-ce que par le nombre et la taille moindres de nos chiens.

Pour situer les choses, notre budget en 1981 s'élevait à 20 000 F, frais de nourriture et frais de déplacements compris. Compte-tenu du nombre de participants, la cotisation moyenne ressort à 1 000 F.

Sans avoir forcément l'esprit mercantile, il faut dire que l'excédent de la remonte du chenil peut, en contrepartie de ces charges, procurer une ressource intéressante.

Nous avons douze chiens, tous inscrits et tatoués, sur lesquels nous continuons d'élever de façon importante. Eh bien, pour donner un exemple, j'avais fait paraître, l'année dernière, une annonce pour vendre trois vieux chiens plus un jeune, dont je voulais me séparer. Je n'ai pas moins reçu de trente coups de téléphone, me faisant des offres à des prix que j'ai jugés faramineux. Il est vrai que ces chiens avaient de l'origine. Je ne pense d'ailleurs pas, sans parler de la commercialisation, que l'on puisse faire un élevage sérieux, sans inscription au LOF. Il n'est pas superflu, c'est le moins qu'on puisse dire, de bien connaître l'ascendance de ses sujets.





En pleine action.

(Photo : F.X. Paris)



La vue.

(Photo : F.X. Paris)



L'animal est sur ses fins.

(Photo : F.X. Paris)



Hallali courant.

(Photo : F.X. Paris)

Pour beaucoup, la vénerie du lièvre est l'école de la chasse à courre. Ce peut être aussi à mon point de vue, et dans le contexte actuel, le moyen de perpétuer, sans trop de contraintes financières, ce mode de chasse sans le dénaturer.

Ce peut être également un tremplin pour envisager de chasser ensuite d'autres animaux.

Tout est affaire de goût, et accessoirement de moyens. Nous avons à l'équipage des gens qui ont commencé à chasser le lièvre à l'âge de vingt ans et qui, arrivés maintenant à cinquante, continuent de le faire avec la même passion.

Je citerais volontiers, parmi d'autres, Loïc Bureau, Alain Dubourg ou Raton de Gué.

En ce qui me concerne, je ne sais pas si je chasserai le lièvre à courre toute ma vie.

J'ai pensé pouvoir monter éventuellement un autre équipage, mais j'en suis encore pour le moment très loin. Une chose est sûre, j'aime beaucoup cette vénerie, qui est véritablement passionnante, mais extrêmement difficile, et qui peut procurer d'énormes satisfactions, si l'on ne cède pas au découragement de l'apprentissage, ou des jours, hélas fréquents, car ce courre y est très sensible, de mauvaise voie !

Au chevreuil, quelles que soient les difficultés, vous êtes pratiquement assurés d'avoir une heure et demie de chasse. Quant au lièvre, c'est bien différent, les mauvais jours, l'on chasse très peu, en arrivant à maintenir peut-être vingt-cinq minutes, avant de tomber sur un bout de route, et là, tout est fini... ou tout est à recommencer !

Quoi qu'il en soit, si je devais faire aujourd'hui un bilan, depuis six ans que je chasse, dont trois en association, je dirais volontiers que les satisfactions comblent, et bien au-delà, les difficultés et les servitudes que pose la maîtrise d'un équipage, même de lièvre.

J'ai déjà eu l'occasion de le dire, notre association avec les Paris est une réussite, appréciée, je le pense, de tous.

Un équipage tel que nous l'avons formé, crée des liens d'amitié solide entre des gens qui se retrouvent le samedi pour chasser. Il n'est ni clan, ni barrière d'aucune sorte : ainsi, récemment nous étions cent à la chasse, en majorité des jeunes, mais venus de tous les horizons, de l'employé de banque au médecin, de l'agriculteur à l'avocat.

Les motivations et les talents peuvent, bien sûr, varier de l'un à l'autre. Personnellement, mon amour de la chasse est d'abord celui du chien. Il en est inséparable. Ce que j'aime c'est avant tout voir chasser les chiens, les faire progresser, dans le but d'obtenir un résultat.

A nos débuts, lorsque nous avions chassé un lièvre une heure et demie, nous étions heureux ; désormais notre satisfaction vient plutôt de ce qu'ils sont créancés, formés et que nous pouvons les voir chasser deux heures sans problème.

S'il est des insatisfactions, elles sont dues à des servitudes matérielles : le temps que prend un équipage, le souci du chenil quand on a soi-même un métier et pas toujours suffisamment de temps, les finances, les territoires...



En balancé.

(Photo : F.X. Paris)

La vénerie est parfois mal perçue ; son image de marque n'est alors pas conforme à ce qu'elle est vraiment. La cause en est souvent un manque d'information. De par ma profession, j'ai eu l'occasion de côtoyer des gens a priori anti-chasse ; je les ai emmenés à la chasse du lièvre. Je ne prétends pas les avoir convertis, mais leur opinion est désormais plus nuancée.

Les médias en général, mais aussi les manifestations que nous organisons, comme celles de Breil-sur-Lathan chez les la Bouilleries, ou du Parc Soubise en Vendée, peuvent être d'excellents moyens de faire connaître la vénerie.

J'ai vu moi-même des chasseurs à tir venir en Vendée, et en repartir transformés, en me disant : « Le droit de suite, maintenant vous l'avez ! ».

Peut-être certains ne partagent-ils pas entièrement mon point de vue. Peut-être d'autres vivent-ils aussi trop en circuit fermé, à l'abri des problèmes. Des lieux comme Breil constituent les meilleures occasions de rencontres entre maîtres d'équipage, pour ceux qui veulent bien y venir.

Je pense aussi que les épreuves de lièvre à courre, et notamment la Coupe de France, pourraient créer une certaine émulation entre veneurs, de même que les épreuves organisées par la Société Centrale Canine ou par la Société de Vénerie ne peuvent avoir qu'une influence bénéfique — laquelle s'est déjà vérifiée — pour la sélection notamment des reproducteurs.

Ce serait mon souhait, pour conclure, de voir toujours davantage de veneurs et d'éleveurs y participer.

Edouard de la Bassetière